10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 15 Septembre 1868. -- N° 15.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de

Saint-Etienne.
Vienne,
Valence,
Grenoble.

DOCTRINE

—

RÉINCARNATION.

Pluralité des mondes, rotation de la terre, infinité de la terre.

CYRANO DE BERGERAC.

« Je dis que, la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties, cette vertu qui la conserve. Car il serait aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire que de s'imaginer, quand nous voyons une allouette rotie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée à l'entour. Autrement, si c'était au soleil à faire cette corvée; il semblerait que la médecine eut besoin du malade, que le fort dût plier sous le faible, le grand servir au petit, et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tournerait autour du vaisseau.

La plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissés persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre-à-terre croit demeurer immobile et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la terre autour du ciel ont cru que c'était le ciel lui même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à celà l'orgueil insupportable des hommes, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraissemblable que le soleil, un grand corps mille quatre cent fois plus vaste que la terre, n'eut été allumé que pour mûrir ses nèfles et pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que que *les planètes sont des mondes autour du soleil*, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils, qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne sont que des grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoi! parce que le soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire pour cela qu'il n'aurait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini une étendue sans limites; et puis, Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fut pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien, et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant.

Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, *si nous étions dans l'un ou l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte.* Comprenez-vous le rien qui est au-delà? Point du tout, car, quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et

---

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 2.

UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

—

L'ESPRIT

—

Cependant des rapports d'âge, un voisinage plus immédiat, quelques échanges de terrains, avaient amené une sorte de liaison entre Ben et un autre fermier nommé Hardy. Ce dernier, originairement déporté en Australie, n'avait acheté sa liberté que par la servitude. N'importe, de cela il y avait longtemps, et la fortune qu'il devait à son esprit d'ordre, à son activité incessante, à sa remarquable énergie, était assez considérable pour le bien classer. Sa ferme, ses bestiaux, ses terres représentaient un capital de plus de deux cent mille francs. Il s'en fallait que Benjamin Lytton fut aussi riche; mais Hardy, flatté d'entreprendre des relations amicales avec un homme d'une réputation intacte et d'une probité rare, surtout en Australie, avait fait toutes les avances. Lui, garçon, d'habitudes passablement farouches, il visitait Marguerite Lytton, et parfois lui envoyait de ces petits cadeaux qui plaisent tant aux ménagères; œufs de volailles rares, graines reçues de la mère patrie, etc., etc. Le caractère original et quinteux de Hardy s'apprivoisait bien en faveur de ses tranquilles voisins, et Ben le trouvait de bon conseil en tout ce qui concernait le gouvernement des bestiaux et la rotation des cultures.

Les relations amicales du riche fermier et de Benjamin ne furent pas néammoins de longue durée, elles se relâchèrent peu à peu, et s'étaient tout-à-fait refroidies lorsque le bruit du départ de Hardy pour l'Angleterre se répandit dans le voisinage. L'ancien déporté (qui ne devait pas revenir, disait-on, avant un couple d'années), ne prit congé de personne. Comme le faisait observer avec humeur madame Madge: « Partir ainsi sans dire gare, c'était bien Hardy tout craché!... L'on ne débarbouille pas un nègre, et la caque sent toujours le hareng, » ajoutait-elle, mais tout bas; car elle savait que les proverbes, et surtout les allusions au passé, fort mal venues en Australie, peuvent entrainer de fâcheuses suites.

S'il avait oublié de dire adieu à ses voisins, Hardy, du moins, ne laissait pas ses propriétés à l'abandon. Un nommé Brush, établi dans les environs depuis près d'un an, demeura chargé de régir les biens en l'absence du maître. L'acte qui lui en conférait le pouvoir était en bonne forme, et Brush eut été tout prêt à le communiquer à quiconque aurait voulu le voir; mais personne n'avait intérêt à s'en enquérir. L'intention de visiter ses parents qui lui restaient dans la vieille Angleterre avait été fréquemment manifestée par Hardy, et quoique ses relations avec l'agent qu'il s'était choisi fussent récentes, leur intimité justifiait assez l'entière confiance accordée à Brush.

Peu après le départ de Hardy, Ben Lytton, le jovial fermier de Yorkshire, avait perdu ses allures sereines. Morose, le front courbé, l'œil fixe, il tressaillait lorsqu'on lui adressait la parole. Il semblait toujours qu'on l'éveillât au milieu d'un cauchemar. Jamais Ben, à vrai dire, n'avait été loquace, et sa femme avait coutume d'affirmer qu'il en pensait plus qu'il n'en disait. Cependant, un hochement de tête fait à propos, un sourire narquois, une interjection échappée de temps à autre, et que les interlocuteurs interprêtaient à leur guise, montraient que Ben prenait part à la conversation. Depuis le départ de son voisin, ce n'était plus le même homme; sa large face, quelque peu rubiconde, s'était allongée; Madge, la courageuse Madge, ne pouvait retrouver son franc-parler vis-à-vis cette physionomie taciturne. Elle en vint à soupçonner son homme d'avoir fait quelque mauvaise connaissance à Sydney, où l'occasion ne manque pas. « S'il s'ennuie avec moi, se disait la brave femme, c'est qu'il s'amuse ailleurs! » et le soupçon ne contribuait pas à égayer le tête à tête.

Un jeudi soir, environ six mois après le départ de Hardy, dont personne ne parlait plus, car, en Australie le temps marche plus vite et les souvenirs s'effacent mieux qu'ailleurs, Benjamin Lytton rentra plus sombre encore que de coutume.

J. E.

(*La suite au prochain numéro.*)

cela c'est quelque chose; mais l'infini, si vous le comprenez en général, vous le concevrez au moins par partie, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au-delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une fissure de tout cela. Tous ces autres mondes qu'on ne voit point ou qu'on ne voit qu'imparfaitement ne sont rien que l'écume des soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourraient-ils subsister, s'il n'étaient attachés à quelque matière qui les nourrit? Or, de même que le feu pousse loin de chez soi la cendre dont il est étouffé, de même que l'or dans le creuset se détache, en s'affinant, de la marcassite qui affaiblit son carat, et de même encore que notre cœur se dégage, par le vomissement, des humeurs qui l'attaquent, ainsi ces soleils dégorgent tous les jours, et se purgent des restes de la matière qui nourrit leur feu.

CYRANO DE BERGERAC.

Médiums écrivains ou Psycographes

De tous les moyens de communication, l'écriture manuelle est le plus simple, le plus commode, et surtout le plus complet. C'est vers celui-là que doivent tendre tous les efforts, car il permet d'établir avec les Esprits des relations aussi suivies et aussi régulières que celles qui existent entre nous. On doit s'y attacher d'autant plus que c'est celui par lequel les Esprits révèlent le mieux leur nature et le degré de leur perfection ou de leur infériorité. Par la faculté qu'ils ont à s'exprimer, ils nous font connaître leurs pensées intimes, et nous mettent ainsi à même de les juger et de les apprécier à leur juste valeur. La faculté d'écrire, pour un médium, est en outre celle qui est la plus susceptible de ce développement par l'exercice.

MÉDIUMS MÉCANIQUES

Si l'on examine certains effets qui se produisent dans le mouvement de la table, de la corbeille ou de la planchette qui écrit, on ne peut douter d'une action exercée directement par l'Esprit sur ces objets. La corbeille s'agite parfois avec tant de violence, qu'elle échappe des mains du médium ; quelquefois même elle se dirige vers certaines personnes du cercle pour les frapper; d'autres fois ses mouvements témoignent d'un sentiment affectueux. La même chose a lieu lorsque le crayon est placé dans la main; souvent il est lancé au loin avec colère, alors même que le médium est dans le plus grand calme, et s'étonne de n'être pas maître de lui. Disons, en passant, que ces effets dénotent toujours la présence d'esprits imparfaits; les Esprits réellement supérieurs sont constamment calmes, dignes et bienveillants; s'ils ne sont pas écoutés convenablement, ils se retirent et d'autres prennent leur place. L'Esprit peut donc exprimer directement sa pensée, soit par le mouvement d'un objet dont la main du médium n'est que le point d'appui, soit par son action sur la main elle-même.

Lorsque l'Esprit agit directement sur la main, il donne à celle-ci une impulsion complètement indépendante de la volonté. Elle marche sans interruption et malgré le médium tant que l'Esprit a quelque chose à dire, et s'arrête quand il a fini.

Ce qui caractérise le phénomène dans cette circonstance, c'est que le médium n'a pas la moindre conscience de ce qu'il écrit ; l'inconscience absolue, dans ce cas, constitue ce qu'on appelle les *médiums passifs* ou *mécaniques*. Cette faculté est précieuse en ce qu'elle ne peut laisser aucun doute sur l'indépendance de la pensée de celui qui écrit. A. K.

(*La suite au prochain numéro.*)

FAITS DIVERS

Au moment où la mort vient d'enlever à notre illustre poète Victor Hugo la compagne de sa vie, tous les journaux grands et petits éprouvent le besoin de s'unir à sa grande douleur et de lui envoyer leurs consolations. Nous extrayons du *Figaro* l'alinéa suivant :

« Mme Victor Hugo, épouse et mère, pleurée de ceux qui l'ont connue, restera pour nous et sera demain, comme elle l'était hier, la compagne et le témoin du poète; c'est elle-même qui s'est décerné ce titre : — Le témoin de sa vie. »

L'auteur de l'article continue en donnant un abrégé des souffrances, des joies et du caractère de la défunte, avec une expression de langage empreint de l'admiration naturelle qu'excitent les nobles qualités de Mme Victor Hugo; puis il termine en disant :

« Elle comptait qu'un jour, — il y a trois ou quatre ans, — reprenant la plume pour écrire les derniers volumes de la vie de Victor Hugo, racontée par un témoin de sa vie (qui ne paraîtront peut-être jamais), elle écrivait ces mots :

« M. Aug. Thierry était devenu aveugle..... lorsque par un *hasard* singulier, elle éprouva un éblouissement soudain, sa vue se troubla et il lui fallut ce jour-là cesser d'écrire; le mal depuis ce temps avait fait des progrès, la maladie se compliquait et s'aggravait; mais qui eût pu prévoir ce dénoûment soudain, cette brutale apoplexie, cette mort *injuste?* »

Si l'auteur de cet article connaissait les données de la science spirite, il n'emploierait pas ici le mot « hasard »; hasard signifie « sans cause, » et il y a toujours une cause quelconque à ce qui nous arrive; ce malheur est arrivé à Mme Hugo à ce moment parce que c'était à cette heure et non pas à une autre qu'il devait lui arriver. Nous trouvons aussi le mot « *injuste* » singulier.

La mort, de quelque façon qu'elle nous arrive, est une des conséquences de la naissance, elle est inévitable, c'est une loi de nature que nous subissons chacun à notre tour par des moyens différents, selon notre destinée. Le Créateur a mis une fin aux souffrances corporelles de Mme Victor Hugo par une mort subite; mais pour un être immortel, qu'importe le genre de mort qui l'enlève à cette vie, puisque c'est elle qui nous délivre de la douleur, puisque c'est elle qui nous fait franchir l'autre rive et aborder dans un monde meilleur ?

Nous passons ici en voyageur exilé, traversant des routes difficiles, des sentiers arides, remplis de ronces et d'épines, où le cœur se déchire mais où l'âme se développe, se fortifie et s'élève courageusement vers son Créateur; ces voyages d'épuration sont indispensables pour notre perfectionnement. Mais comme nous n'arrivons pas ici ensemble, et que nous ne pourrions, comme l'a dit le grand Franklin, partir commodément tous ensemble, il nous semble qu'il a été heureux pour cette épouse si affectueuse de partir la première. Que de larmes amères lui sont ainsi épargnées, qu'elle douleur pour cette âme si aimante, si elle eût eu à subir une telle séparation, si elle fût restée seule sur cette terre où tant de malheurs ont éprouvé sa courageuse existence ! Nous comprenons toute la douleur qui envahit en ce moment notre grand et aimé poète; aussi nous croyons que le seul moyen de nous associer à ses peines, c'est de lui renvoyer les paroles consolantes qu'il envoya à M. de Lamartine, lorsqu'un semblable malheur était venu le frapper.

Hauteville-House, 23 mai 1863.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au-delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme.

« Cher ami, vivons dans les morts.

« *Tuus.* VICTOR HUGO. »

Ces consolantes paroles renferment la croyance, la foi de ce grand génie; oui, pour lui, Mme Victor Hugo, sa chère compagne, ce témoin de sa vie, ne l'a point quitté; elle reste toujours près de ceux qui lui sont chers; puis elle reviendra reprendre sa place dans son fauteuil resté vide en apparence; elle sera pour lui-même la consolation de son absence illusoire et *momentanée.* C'est aussi notre ferme conviction; voilà pourquoi, comme lui, nous espérons!

***

Le *Progrès*, dans son numéro du 2 courant, produit de son côté, sous le titre : « Obsèques de Mme Victor Hugo, » une lettre du frère de la défunte, que celui-ci adresse au journal la *France*. Les mêmes pensées sont exprimées dans cette lettre, surtout quand, après avoir fait la peinture des émotions éprouvées pendant le voyage du cortège au cimetière, il en arrive à reproduire les paroles prononcées sur la tombe de la défunte par M. Paul Meurice, que nous transcrirons ici :

« Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous. Vous savez bien, vous qui l'entourez, — pour la dernière fois! — ce qu'était, ce qu'est cette âme si belle et si douce, cet adorable esprit, ce grand cœur.

« Ah ! ce grand cœur surtout ! Comme elle aimait aimer ! comme elle aimait à être aimée ! comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait !

« Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le cœur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque, à force de le comprendre.

« Et il faut qu'elle nous quitte ! Il faut que nous la quittions ! Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer. Elle a retrouvé ses deux enfants, ici (montrant la tombe de sa fille), et là (montrant le ciel).

« Victor Hugo m'a dit à la frontière, hier au soir : Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère. » C'est dit, et je crois que c'est entendu.

« Et maintenant, adieu donc! Adieu pour les présents! Adieu pour les absents ! Adieu notre amie ! Adieu notre sœur! Adieu, mais au revoir. »

Cette éloquente douleur jointe à cette foi si ferme dans la continuité de la vie après la mort, à cette douce espérance de la rejoindre, est la pure expression de la croyance spirite. Nous avons lu ce passage avec les larmes aux yeux et l'espoir dans le cœur.

***

Nous lisons encore dans le *Refusé* du 5 courant les paroles suivantes :

« Victor Hugo a toujours témoigné une foi spontanée, profonde, à la persistance ininterrompue de l'être, quel que soit le mode d'existence qui succède à l'existence présente. La mort, c'est en réalité la vie qui brise son enveloppe, c'est la sortie de l'obscure prison où l'homme véritable est enfermé, c'est son entrée dans de plus radieuses régions d'intelligence et d'amour, c'est, sur le rivage où il paraît naufrager, la prise de possession de ce monde nouveau auquel il aspire sans le connaître!...

« La mort, c'est une mytérieuse renaissance !...

« Victor Hugo est de ceux qui le savent... et qui attendent!... La noble, belle et douce compagne de Victor Hugo est morte!... Gémissons... mais espérons!... Vive Victor Hugo!... « DENIS BRACK. »

Dans les consolations offertes au grand poète par les différents organes de la presse, nous voyons les pensées spirites prédominer partout; cette croyance est, en effet, la seule consolation possible dans des moments si dou-

loureux ; c'est en face de la mort qu'on sent mieux l'éternité, cette croyance que quelques-uns repoussent devient devant la tombe une foi ardente ; c'est devant ces restes inanimés qu'on sent mieux l'horreur du néant et son impossibilité ; cette douce et bonne espérance est notre soutien, elle nous donne le courage de continuer jusqu'au bout le chemin qui nous reste à parcourir.

La noble, belle et douce compagne de Victor Hugo est morte, elle plane maintenant dans les régions éthérées qu'elle a conquises par sa courageuse existence, par la bonté de sa belle âme ; elle a déjà retrouvé des êtres bien chers, qui sont heureux de la revoir, et elle attendra patiemment l'heure qui doit réunir complètement à elle tout ceux qu'elle a aimés avec une si tendre affection.

Avec M. Denis Brack, nous nous écrions : Espérons !... Vive Victor Hugo, l'homme deux fois immortel !

Dans son numéro du 31 août, le *Progrès* donne le compte-rendu de la distribution des prix des écoles laïques de garçons et filles d'Oullins. Nous en extrayons l'alinéa suivant :

« M. Arlès-Dufour avait donné aux prix plusieurs « livrets de caisse d'épargne ; ce sont les élèves eux- « mêmes qui ont décerné ces livrets aux plus méritants « d'entre eux ; c'est là une excellente innovation et tout- « à-fait conforme aux principes démocratiques ; aussi, « serait-il à désirer qu'elle reçût partout la même « application. »

Nous sommes parfaitement de cette avis ; ces lauriers distribués entre les élèves eux-mêmes développent en eux des sentiments de fraternité et ajoutent encore *quelque chose de plus aux bonnes liaisons qui se forment entre enfants du même âge.* Comme l'amour fraternel est la base fondamentale du Spiritisme, nous désirons qu'un si noble exemple soit généralement imité.

Dans son audience du 28 août, la cour d'assises a condamné Joseph Ringard, âgé de 37 ans, aux travaux forcés à perpétuité, pour cause d'empoisonnement sur sa malheureuse femme Marie Jannet, sa cousine germaine.

Ayant obtenu une communication de cette malheureuse victime, nous cédons à son désir en faisant connaître à nos lecteurs la pensée intime qui envahit son âme : Elle pardonne au coupable et elle demande que dans nos cœurs nous lui pardonnions aussi, car il subit son châtiment ; elle nous recommande aussi de prier pour lui, dans un élan de charitables pensées demandant au Créateur de permettre à sa victime de continuer près de son mari le travail qu'elle avait entrepris sur la terre. Elle désire, à l'état d'esprit où elle est maintenant, se joindre à l'esprit protecteur de son mari, afin de profiter du temps que lui ont accordé les circonstances atténuantes pour donner, à force de bonnes inspirations, des sentiments meilleurs à cette nature encore empreinte du mal.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons en entier la communication de Marie Jannet.

Il y a quelques mois, un de nos frères spirites, le sieur Demolisse, quittait tristement sa dépouille ; mortelle il laissait sans ressources sa femme avec six petits enfants en bas âge.

Immédiatement après la mort de ce malheureux, son propriétaire, sans pitié pour la misérable veuve, la mettait impitoyablement à la porte.

Elle est incapable pour le moment de gagner sa vie et celle de ses enfants ; jusqu'à ce jour elle a vécu de ce qu'ont pu lui donner ses frères en croyance ; mais cette position est humiliante, nous voudrions la voir cesser.

Nous avons pensé qu'en lui ouvrant un petit commerce quelconque elle pourrait être à l'abri de la misère et élever sa famille avec dignité.

Une souscription est ouverte à cette intention au bureau du journal, cours Lafayette, 86, et à l'imprimerie du journal, rue Tupin, 31, où seront reçues les cotisations les plus minimes.

∴

A coté cette infortune, une autre non moins digne de pitié s'offre à nos regards. La famille X***, dont le père est paralysé, est logée ce moment dans une pièce humide, malsaine ; la Société de secours fraternels vient de lui trouver un logement aéré et sain ; pour la sortir de ce lieu où il ne peut guérir, elle prendra la location à sa charge momentanément, car la femme de ce malheureux ne peut pas même suffire par son travail à la nourriture de sa famille, ayant un jeune enfant malade et un autre à la mamelle, ce qui l'empêche de pouvoir donner tout son temps au travail.

Il va sans dire que la souscription ouverte est pour secourir ces deux infortunes.

LE SPIRITISME.

Quel est son rôle dans le présent et quels seront ses résultats dans l'avenir?

Pour le plus grand nombre parmi les hommes du jour, pour ceux que règlent et gouvernent seuls les préoccupations et les jouissances matérielles, c'est une croyance née de phénomènes vulgaires, et déjà disparue sans retour au bruit des rires et des railleries ; pour ceux qui savent voir et penser, c'est quelque chose qui marche et qui grandit dans l'ombre, suivant une route pour eux mystérieuse encore ; mais pour le penseur intelligent, mais pour l'homme de progrès, pour le spirite, en un mot, c'est une croyance dont l'origine se perd dans les brumes incertaines d'un lointain passé, c'est une croyance qui de tout temps a existé parmi les hommes, mais qui, incomprise et dénaturée par des générations qu'enveloppaient les ténèbres de l'ignorance, est arrivée méconnue jusqu'à nous, mais poursuivant sans relâche une marche qu'aucun obstacle ne peut arrêter, vers son but sublime, qui est la rénovation de l'humanité.

C'est une doctrine qui, débarrassée des voiles dont l'avaient enveloppée le fanatisme et l'ignorance, éclaire d'un nouveau jour l'intelligence humaine ; c'est un soleil radieux, apparaissant parmi les dernières lueurs de croyances et de religions désormais impuissantes à guider les générations nouvelles.

Son existence est inébranlable, car elle a sa base dans la raison et elle s'appuie sur l'éternelle réalité.

Devant elle s'effacent et disparaissent sans retour cette réunion de doctrines plus ou moins absurdes, de dogmes et de mystères impénétrables que repoussent de plus en plus la science et l'intelligence, et qui sont un obstacle à la marche du progrès moral et matériel des hommes et des choses.

Le Spiritisme est une croyance qui dissipe autour de nous les erreurs et les superstitions que nous ont laissées les siècles passés ; il lève devant notre regard encore incertain un coin du voile qui nous cachait notre avenir, et nous montre comme un éblouissement les horizons grandioses et infinis à travers lesquels, de plus en plus glorieux, est tracée la route que doit parcourir notre esprit.

Devant lui, la nuit du tombeau s'évanouit, ses appréhensions et ses terreurs se dissipent, car il nous fait comprendre que les ombres de la mort sont l'aurore de la vie ; la matière qui nous enveloppe est une chaîne qui nous retient captifs, et la mort est la main libératrice qui doit, en la brisant, nous rendre la liberté ; mais il nous dit aussi que les misères et les amertumes de la vie sont le châtiment mérité et l'épreuve par nous-mêmes choisie.

C'est le Spiritisme qui nous enseigne que notre existence matérielle d'aujourd'hui n'est qu'une période infime dans la grande existence éternelle qui nous conduit vers l'infini, en nous montrant de toutes parts le mouvement et la vie accomplissant sans relâche les lois harmonieuses du Créateur ; il nous fait entrevoir et admirer une parcelle de ce pouvoir formidable qui règle et gouverne les espaces infinis, guidant sur des sphères sans nombre les innombrables humanités et les attirant peu à peu vers lui.

Immense et glorieuse destinée qui, après les épreuves à jamais vaincues, conduira notre esprit glorieux vers les centres radieux, et toujours, de perfections en perfections, de gloire en gloire, montant sans cesse et approchant toujours sans jamais l'atteindre, ce sommet prodigieux que couronne la majesté de Dieu.

Combien est grandiose et consolant cet avenir que nous fait le Spiritisme ! Il ouvre à l'intelligence humaine de nouveaux et immenses horizons, et il fait à notre Dieu cette auréole de gloire et de puissance suprême devant laquelle nos fronts doivent s'incliner bien bas, toujours impuissants à comprendre le divin et sublime inconnu, mais pouvant déjà l'admirer.

Grande et consolante doctrine dont toutes les lois sont résumées par le seul mot : Fraternité.

Aux riches et aux heureux du monde, elle montre les infortunes à soulager et les misères à adoucir ; elle leur enseigne combien sont redoutables les dépôts de la richesse et de la puissance ; qu'ils sont une épreuve bien dangereuse que seule peut faire surmonter la divine loi de la charité.

A ceux dont la tête s'incline sous le poids des amertumes et des déceptions, elle apprend une juste expiation à subir pour effacer un passé coupable et une épreuve salutaire à supporter pour mériter l'avenir ; elle leur montre en regard de la souffrance éphémère les joies de la réhabilitation effaçant sans retour l'épreuve amère et la faute expiée ; à ceux-là, elle enseigne la résignation.

A l'esprit égaré mais repentant, elle montre un Dieu aussi miséricordieux que puissant, et elle lui répète les sublimes paroles qu'il a fait entendre par la bouche d'un de ses grands messagers : « Je ne veux pas la mort du coupable, mais sa conversion et sa vie » ; elle lui montre encore la route à suivre, qui est celle d'une juste expiation qu'éclaire et adoucit l'espoir consolant ; à ceux-là, elle promet : le *pardon*.

Mais au coupable endurci, à l'esprit révolté, elle annonce aussi les terribles châtiments qu'ordonne une incorruptible justice dont les arrêts ne se révoquent que devant le front repentant ; à ceux-là, enfin, elle montre inévitable et fatale : l'*expiation*.

Telles sont les lois, tels sont les enseignements de ce Spiritisme tant raillé par les esprits forts, et encore si incompris par les masses indifférentes.

Admirable doctrine, dans laquelle tout ce qui est progrès moral et matériel, tout ce qui est science et intelligence, tout ce qui est vertu et grandeur morale trouve une approbation et un appui ! elle est de tous les peuples et de toutes les croyances, car à tous et à toutes, en leur montrant la lumière des sublimes vérités, elle ordonne pour seules pratiques et pour seules lois : l'amour du bien et la fraternité.

Conduite et guidée par une main toute-puissante, elle doit accomplir ses admirables destinées ; encore dans l'ombre qui enveloppe une humanité sortant de l'enfance, sa marche paraît incertaine ; mais la lumière qu'elle porte, dissipant peu à peu la nuit profonde, aura bientôt fait ce jour calme et brillant au sein duquel s'accompliront les heureuses destinées de nos descendants.

E. F.

AVIS

Sous le titre de : *Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement*, à partir de notre numéro prochain, et dans les suivants, nous insérerons quelques remèdes propres à prévenir ou soulager les maladies ou indispositions régnantes. Ces conseils émaneront de l'Esprit de madame Fouquet par son médium madame R.... Les Spirites de Lyon la connaissent, mais pour ceux qui abordent le journal pour la première fois, nous dirons que cet Esprit, guide son médium depuis six ans, et que le nombre des consultes données par cette dame s'élève en moyenne à quatre cents cinquante par mois.

Les guérisons qui lui ont valu cette affluence témoignent de la confiance que mérite cet Esprit, et c'est de lui seul que nous voulons parler, attendu que ses conseils donnés à tous sans distinction sont toujours donnés gratuitement.

Compte-Rendu de la Société de Secours fraternels spirites.

Dans le courant de l'année 1864, l'Esprit de Mme Fouquet, inspira au groupe qu'il préside de fonder une Société de secours pour les pauvres, à quelle religion ou secte qu'ils appartiennent.

Obéissant à ce conseil, on fonda cette association, qui fut mise en activité le 1er décembre 1864.

Les administrateurs, pris au sein de la société Spirite, mirent tout en œuvre pour venir en aide à la classe pauvre. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour paraîtront peut-être minimes, et nous les considérons comme un encouragement. Nous espérons que nous trouverons parmi nos lecteurs des appuis à notre œuvre philanthropique.

Nous avons cru d'autant plus utile, chers lecteurs, de vous donner connaissance de l'existance de notre Société, que notre journal contient cet avis :

« *L'excédant des frais* sera versé à la Caisse de secours fraternels spirites. »

Voici donc le compte-rendu des sommes reçues et dépensées :

En un mois, l'an 1864, la Société
a reçu 26 fr. et a donné 26 fr.

En 1865, la Société
a reçu 706 fr. 75 et a donné 706 fr. 50

En 1866, la Société
a reçu 617 fr. 90 et a donné 617 fr. 90

En 1867, la Société
a reçu 1,141 fr. 15 et a donné 1,139 fr. 50

Nous donnerons, au 1er janvier prochain, le résultat de notre œuvre qui, nous l'espérons, grandira en bienfaits par le concours de nos frères.

Le bureau de la Société est cours Lafayette, 86, chez M. Rousset. Des livrets imprimés, contenant les statuts de la Société, donneront les détails de notre but et de nos moyens d'action.

COMMUNICATION

Obtenue en séance publique de la Société de Secours fraternels, le 3 février 1866, deux mois après sa formation.

La Société de Secours fraternels, à sa fondation, vous a été désignée par nous à être appelée à devenir très-grande : si elle restait dans un cercle aussi étroit, elle ne pourrait grandir, mais elle a déjà, vous le savez, fait ses premiers pas avec assurance et bonheur, sans encombres; il faut, mes enfants, lui faciliter son extension, son développement. Comme toute chose nouvellement créée, elle a commencé en petit, elle s'est assez vite développée; aujourd'hui elle a son âme comme son corps; prête à remplir sa mission sociale, elle doit être un vaste point de départ pour le mode de charité à venir.

C'est que nous lisons dans cet avenir, mes enfants. Nous savons, lorsqu'il le faut, vous en donner un léger aperçu : de même, lorsqu'on sème un grain de blé qui attend de la fécondité du sol la vitalité nécessaire pour le faire germer; s'il est semé dans un bon terrain, il grandit et produit de magnifiques épis; le petit grain centuple. De même, les paroles que nous vous disons produisent ou doivent produire le même effet; il en sera ainsi, si vous savez vous fier à notre clairvoyance, nous vous conduisons tout doucement au but que nous vous avons montré au début; c'est pour vous guider vers ce but tant désiré que nous avons d'abord semé le petit grain. Le terrain est bon, nous commençons à en voir fructifier son germe et une belle apparence de récolte montre sa tête verdoyante, la charité fera une moisson prodigieuse. Oui, mes enfants, l'heure est arrivée où la charité doit prendre un nouvel aspect aux yeux des hommes.

Mais, je vous le répète, la malveillance qui fane les objets les plus sacrés, comme les actes les plus louables, cette malveillance commence à vous atteindre; c'est donc sous plusieurs rapports que nous venons vous dire : Enfants! il est temps de fonder votre institution philanthropique sur des bases sérieuses et durables; sérieuses en ce que la calomnie ne puisse plus vous atteindre sans attaquer beaucoup plus haut que vous; il est l'heure de prouver à la face du monde entier que la Société philanthropique de charité spirite ne craint pas la lumière du soleil qui nous éclaire, mais qu'elle fera comme lui, et pénétrera ses doux rayons partout; elle vient former son centre au milieu des populations et montrer au grand jour ses travaux et ses lois. Aux hommes de bonne volonté de faire la comparaison du passé et de l'avenir pour le mode de faire la charité.

Philanthropes modernes! travaillez à ce que vos œuvres de charité traversent les siècles. Pour cela, n'oubliez jamais que les hommes passent et que les lois restent. Ainsi, si à côté des mauvaises institutions vous en créez de bonnes, faites que vos travaux ne deviennent pas la proie des cupides et des méchants, qui ne s'en serviraient peut-être encore (comme de toute chose bonne) de masques pour déguiser leur rapines. Non, non! créateurs, ne créez pas à demi; fondateurs, ne fondez pas sur le sable, construisez ce nouvel édifice social sur le roc, non sur l'argile des fragiles humains. La longitude de la vie est cet argile, mes enfants, puisque les hommes passent; les lois sont le roc social, c'est donc à l'abri des lois que nous vous proposons d'abriter votre Institution humanitaire et de la sauvegarder ainsi des hommes méchants et pervers qui voudraient toujours agglomérer au nom de la charité. C'est pour établir cet édifice social que nous vous avons donné d'abord l'idée de ce mode de faire le bien; merci, mes enfants, d'avoir suivi nos conseils; c'est pour le perpétuer à la suite des temps que nous vous proposons de le déposer comme un dépôt sacré entre les mains du Pouvoir, pour garantir cette Société naissante contre toute atteinte, soit de malveillance, soit de cupidité.

Que Dieu veille sur vous et vous protége!

J. de B...
Médium, Mme R...

UN RAYON DE SOLEIL.

O rayon de soleil! de ton enchantement
Qui peut rendre assez bien la douce quiétude?
J'étais chagrin, rêveur, perdu complètement
Dans l'ombre qui remplit ma triste solitude.
Les nuages glissaient sur un ciel sans azur
Et mes yeux fatigués voyaient leurs masses sombres
S'amonceler, grandir et rendre tout obscur.
Autour de moi le deuil, la tristesse, les ombres
De la nuit. Puis le doute, enroulant ses anneaux
Tout autour de mon front. Enfin! cette heure morne
Où l'on se sent saisi par le froid des tombeaux,
Où l'on voit du même œil le palais et la borne,
Où tout à notre cœur devient indifférent,
Où rien ne nous sourit, ni la mort ni la vie!
Cette heure dont le glas dit sans pitié : Néant!
Cette heure avait sonnée, frémissante, assouvie,
Me prenant pour sa proie et me mordant au cœur.
Tout à coup un rayon glissa dans le nuage. . . .
. . . .
Salut rayon béni! divin réparateur! . . . .
. . . .
Il passa sur mon front, éclaira mon visage,
Et tout changea d'aspect! Le ciel me parut bleu.
La nature riante, et mes tristes pensées,
Sur son sein virginal, comme un candide jeu,
Se sentirent, soudain, très-mollement bercées.
Spiritisme, c'est toi, qui beau comme le grand,
Simple comme le vrai, et vieux plus que le monde,
C'est toi, qui dans le vide, affreux gouffre béant!
Jeta du senevé la racine profonde.
Justice, amour, vertu, vous étiez de vains mots,
Vous n'aviez plus pour moi qu'une voix mensongère;
Pour ternir votre éclat, partout de noirs complots,
Le parjure et le faux jusques au sanctuaire,
L'égoïsme en tout lieu, partout, stupide orgueil;
Partout l'astuce blême et la livide haine.
Mon âme gémissait dans sa robe de deuil,
Seul un rire strident répondait à sa peine;
Et ce rire disait : *Posséder, acquérir*,
Jouir et se placer plus largement à l'aise.
Mais une voix, bien bas, murmurait : Puis mourir...
Mais cette voix semblait importune et mauvaise.
Jetant son dernier cri, mon cœur disait : Pourquoi
Le bien est-il honni lorsque le mal triomphe?
L'être déshérité serait-il une loi?
Et l'orgueil insensé, serait-il un triomphe?
Qui donc me répondra. Qui me dira pourquoi?
De ta voix calme, et douce, ô saint Spiritisme!
O foi du souvenir! Tu répondis : C'est moi!....
Sage, tu condamnas le matérialisme,
Le néant, le mystère, au cortége d'erreur,
Liesses et douleurs eurent leur raison d'être
Peine, plaisir, chagrin, jouissance, bonheur;
Tout s'explique par toi, tout peut par toi s'admettre.

Du soleil de la vérité!
Quand un beau rayon se détache,
Que sur son reflet enchanté,
Notre Esprit tout ravi s'attache.

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.